



CH. GOUTZVILLÉ, F.

VUE PRISE PRÈS DE ROULERS

X

LA SUPERSTITION FLAMANDE. — MAGICIENS ET SORCIERS. — LE FAUX
PAUDOUIN ET LE JUIF ERRANT. — LE DIEU THOR.



ALGRÉ les différences, que nous avons notées entre les diverses populations se partageant le sol de la Flandre, il est un point cependant qui leur est commun à toutes : c'est la superstition. Le paysan flamand est naturellement superstitieux.

Il craint les revenants, croit aux mauvais esprits et redoute les maléfices. Aussi jamais, en aucun pays, les prétendus sorciers et sorcières n'ont-ils été plus nombreux qu'en Flandre, et jamais en aucune autre contrée on n'a sévi avec plus de rage contre ceux qu'on considérait comme tels. Dans l'espace de quatre-vingts ans, de 1580 à 1660, il y eut à Nieupoort vingt-huit procès suivis d'exécution : onze contre des sorciers, treize contre des sorcières, deux pour sortilèges jetés sur des animaux, et deux pour sacrilèges et blasphèmes, et pendant la même période, il y en eut presque autant à Furnes, et un peu plus à Dixmude.

Les accusations les plus futiles servaient de base à ces procès terribles, qui menaient infailliblement les accusés à l'échafaud d'abord et au bûcher ensuite. Les allégations les plus sottes, les plus ridicules, les plus invraisemblables, étaient recueillies comme témoignages dignes de foi. Il suffisait qu'on accusât un malheureux d'avoir assisté

au sabbat, d'avoir traversé les airs sur un bâton, d'avoir ensorcelé des femmes, des enfants, des bestiaux, de s'être transformé en chien, en oiseau, en bouc ou en chèvre, d'avoir causé des maladies et des infirmités, d'avoir fait mourir un enfant dans le sein de sa mère en regardant celle-ci d'une certaine façon, pour qu'il fût appréhendé, torturé, jugé et condamné au feu.

Il y a quelques années, on montrait encore à Nieupoort, au milieu de la grande place, une étoile en pavés blancs indiquant l'endroit où Jeanne Panne avait été brûlée le 16 mai 1650. Cette malheureuse, âgée de cinquante-sept ans, avait été condamnée pour avoir été quatre fois au sabbat et s'être fait aimer d'un jeune homme. En 1643, Tanneken de Potter, accusée des mêmes crimes, avait été condamnée « à être conduite sur la grande place, et là étranglée sur un échafaud et brûlée ensuite ». Quelques jours plus tôt, Jacquemine de Groote, âgée de cinquante-huit ans, avait subi le même sort pour avoir, « dans la brasserie de Pierre Hants, plongé la main dans la cuve de malt en prononçant *intérieurement* un juron, et fait ainsi gâter le brassin ». Maeyken Tooris, fille de Nassel, âgée de cinquante-huit ans, fut brûlée en 1652 pour avoir vécu dix-neuf ans maritalement avec le diable, « quoiqu'il puât comme un bouc ». Voulant se venger de deux pêcheurs, elle s'était transformée en corbeau, et, perchée sur les mâts de leurs barques, elle avait fait chavirer celles-ci¹.

On n'en finirait pas s'il fallait énumérer toutes les inepties qui servaient de prétexte à ces procédures sanguinaires. Notez que tous ces crimes étaient avérés, constatés, évidents pour les juges, car les accusés s'en reconnaissaient coupables. Grâce à la torture, on obtenait d'eux tous les aveux qu'on souhaitait. Ils fournissaient même des détails circonstanciés sur leurs rapports avec l'esprit malin. Ils finissaient toujours par déclarer avec quel diable ils avaient été en rapport : *Groeninck*, *Serpentine* ou *Geernaertjen*. Du reste, n'avait-on pas, pour éloigner tout scrupule, les stigmates que Satan traçait sur le

1. *Histoire de Nieupoort*.

corps de ses adeptes? Une ancienne cicatrice, un petit kyste, une excroissance, une tache de naissance, sanguine ou vineuse, des tumeurs ayant la forme de framboises ou de mûres, une cataracte à



PORTRAIT DE BAUDOIN DE CONSTANTINOPLE
D'après une estampe de la Bibliothèque nationale.

son début, étaient autant d'indices, de signes certains, indiscutables, d'un contrat passé avec Belzébuth. Jean de Munck, qui fut brûlé en 1603, pour avoir vendu des porcs teigneux, occasionné une maladie à la femme Carpentiers en lui touchant le doigt, et fait des attouchements cabalistiques et mystérieux à la femme de Charles Cornelissen, était marqué par *Serpentine* d'une tache à l'épaule droite ¹.

1. Un des griefs insérés dans son procès était d'avoir, en jouant aux boules avec

Il semble qu'on rêve en lisant de pareilles aberrations, et cependant tout le monde à cette époque croyait aux maléfices. Les personnages les plus haut placés partageaient ces folles superstitions et ces préjugés idiots. Les juges étaient convaincus qu'en rendant de pareilles sentences, ils se conformaient aux lois de la plus stricte équité, et l'archiduc lui-même leur recommandait de procéder avec toute l'autorité dont ils étaient revêtus « par un examen rigoureux, par la torture même, et de prononcer ensuite la condamnation ou l'acquiescement des gens accusés de ce crime abominable et exécration de la sorcellerie¹ ».

Il fallut que la Révolution française fit irruption dans ces contrées superstitieuses, pour que ces effroyables procédures prissent fin. Depuis lors, les esprits éclairés ont répudié ces préjugés déplorables, mais le cerveau des paysans en est resté imbu et comme pénétré.

Il semble, du reste, que ce soit une particularité de la race flamande d'aimer le merveilleux, le fantastique, l'étrange. Tout ce qui porte un cachet extraordinaire l'étonne et l'attire; c'est ce qui explique comment ce point de la Flandre a été, de tout temps, un refuge béni pour les aventuriers. Tous y ont trouvé bon accueil, depuis le faux Baudouin et le faux Édouard, jusqu'au faux Juif errant.

L'histoire du faux Édouard est sue de tout le monde. Ce Perkins Warbeck, juif converti, se prétendant fils d'Édouard IV, reconnu, du reste, par la duchesse de Bourgogne comme son neveu, surnommé publiquement par cette princesse « la Rose blanche », et trafiquant avec Maximilien d'Autriche d'une couronne sur laquelle il n'avait aucun droit, est une figure assez plaisante. Mais l'enthousiasme qu'il suscita n'approche point du fanatisme provoqué par le faux Baudouin.

Charles van Axel, injustement gagné deux pots de bière en lançant sa boule par-dessous la jambe.

1. «... Waer by zy vermogen te procederen tot scherp examen ende torture, wysdom ende condemnatie, of te absolutie raekende het execrable ende abominable Crym van Tooverye.» (Lettre de l'archiduc aux magistrats de Nieuport.)

Baudouin de Constantinople, vaincu et pris par les Bulgares en avril 1205, mort en captivité « des plaies qu'il avoit eubt à la bataille où il fu pris ¹ », avait laissé de tels regrets dans les Flandres, que beaucoup de ses anciens sujets doutaient de sa fin. Un jour, en 1225, un bruit étrange se répandit dans tout le pays : « Le comte Baudouin est revenu », et l'on vit apparaître un personnage singulier, qui offrait avec l'empereur décédé une assez vague ressemblance.

Tout le monde courut au-devant de lui. Les châtelains, nobles et chevaliers, n'hésitèrent pas à le reconnaître, le peuple se déclara en sa faveur, et bientôt la Flandre et le Hainaut furent en feu. Le fanatisme qu'il excitait était si grand, que les moines de Saint-Jean regardaient les poils de sa barbe comme des reliques, et que les bourgeois de Binche poussèrent la dévotion jusqu'à boire l'eau dans laquelle il s'était baigné.

Enfin, un beau jour, on apprit de source certaine que ce Baudouin ressuscité était un ancien ermite, dont le vrai nom se trouvait être Bertrand de Rais. Convaincu d'imposture, le faux comte fut arrêté, conduit à Lille, promené à travers la vieille cité sur le dos d'un mulet, et pendu au gibet des Halles entre deux chiens.

Quant au faux Juif errant, son histoire, bien qu'elle soit infiniment plus récente, est infiniment moins connue. J'entends son histoire vraie, car la promenade d'Ahasvérus dans le pays flamand, transformée par la muse populaire en une interminable complainte, a été dénaturée au point d'en devenir méconnaissable. Heureusement, grâce à la découverte récente d'un manuscrit contemporain de l'événement ², il nous est permis de restituer son vrai caractère à cette légende populaire qui, sous forme de chanson, est passée dans toutes les langues.

C'est en 1623 qu'eut lieu cette apparition surprenante. Cette année-là, les campagnes flamandes virent arriver un homme extrême-

1. Voir la *Chronique de Baudouin d'Avesnes*.

2. Ce manuscrit, daté de 1623, appartient aux archives de Lille.

ment âgé, portant, comme dit la complainte, un tablier de cuir et une longue barbe grise.

... Zoo een man bejaerd
Een vorschot kwam te dragen
Met langen gryzen baerd.

D'où venait-il ? Nul ne le sut d'abord. Interrogé, il prétendit être le Juif errant. A l'appui de son dire, il racontait, du reste, une foule d'histoires étonnantes : son entrevue avec Jésus, les mauvaises paroles qu'il avait dites au Sauveur, comment il avait chassé celui-ci du seuil de sa maison, au moment où le fils de Dieu succombait sous le poids de sa croix, et comment, pour ce fait, il avait été condamné à une course éternelle. Ajoutez à cela bon nombre d'anecdotes récréatives, exotiques, où le profane et le sacré se mêlaient dans une promiscuité peu édifiante, et vous comprendrez le succès de curiosité qu'obtint cet insolite personnage.

On le vit à Dixmude, à Thourout, à Oostkerk, à Pernisse, à Roulers, reçu partout comme un prince, vénéré comme un saint, hébergé comme un prélat. Mais bientôt il se lassa de ces petites villes et de ces gros villages, cadre trop étroit pour les exploits qu'il méditait. Il lui fallait un théâtre plus large ; c'est pourquoi, le 26 mai, il vint se présenter à la porte d'Ypres, demandant qu'on le laissât entrer dans la ville pour quêter.

Le bourgeois David de Breyne, qui était de garde ce jour-là, se montra fort surpris du singulier accoutrement de cet homme étrange. Il le questionna. L'autre fit sa réponse ordinaire ; et, de plus en plus étonné, le bourgeois conduisit son homme, escorté d'une foule immense et curieuse, chez le bailli qui se nommait alors messire Pierre van Castele. Celui-ci, bien qu'il ne comptât guère sur une pareille visite, fit cependant bon accueil au prétendu Juif errant et, après l'avoir gardé à dîner, il le fit conduire, par un de ses domestiques, à l'*Auberge du Brésil*, où une chambre avait été retenue par les soins du prudent magistrat.

Une fois installé dans son nouveau domicile, le fantastique vieillard, mis en belle humeur par son dîner, n'eut rien de plus pressé



LE JUIF ERRANT

D'après une ancienne image d'épital.

que de séduire la fille de la maison, une certaine Christine Verschuere, qu'il avait attirée dans sa chambre sous prétexte de lui raconter les saints épisodes de la Passion. Cette vilaine action, à laquelle les parents de la pauvre fille avaient, pour ainsi dire,

prêté la main, ne croyant pas sans doute que, vu son grand âge, le Juif errant fût capable de rien de pareil, tourna contre lui. Ce fut elle qui le perdit. Le lendemain, en effet, alors qu'il était en train de dîner chez l'évêque, une paysanne vint le demander à son auberge, se disant sa femme légitime, séduite d'abord, épousée ensuite, puis dépouillée et abandonnée. On comprend quel scandale provoqua une réclamation pareille. Protestations d'une part, insistance de l'autre; bref, les deux victimes étaient sur le point d'en venir aux mains, quand le séducteur rentra de son dîner épiscopal, la bedaine au vent, le nez embelli d'une pointe de vermillon, l'œil humide et la bouche pâteuse. Comme de juste, il prit parti pour sa dernière conquête, rossa l'autre d'importance, et celle-ci, battue mais non satisfaite, s'en alla se plaindre au bailli.

Dans sa colère, la femme évincée se montra fort indiscreète. Elle raconta certaines histoires peu édifiantes. Or ses témoignages concordèrent avec ceux d'un soldat de la garnison, qui avait cru reconnaître, dans notre Juif errant, un Parisien du nom de Léopold Delporte, jadis grenadier au service de l'archiduc, grand buveur, gai vivant, fort loustic et finalement déserteur. Le magistrat, mis en éveil, retint la femme, fit placer le soldat au secret, et envoya à Gand prendre des renseignements auprès du colonel, sous lequel Delporte avait servi. Ces renseignements furent de telle nature, qu'un beau matin le trop jeune Ahasvérus fut appréhendé à son auberge, enchaîné séance tenante, placé sur une charrette et expédié à Gand, où, quelques jours après son arrivée, il eut le chagrin d'être pendu. Telle est la véridique histoire de l'infortuné Juif errant.

Heureusement pour les paysans flamands, les faux Édouard, les faux Baudouin et même les faux Juif errant sont rares, mais, malheureusement pour eux, les imposteurs de qualité plus modeste ne le sont guère, et ces derniers ne se font point faute d'entretenir dans les cam-

pagnes tout un fonds de superstitions étranges dont ils abusent pour exploiter la crédulité de leur prochain. Il faut avouer, du reste, qu'ils sont merveilleusement servis par l'imagination des campagnards, et par les superstitions scandinaves qui se sont conservées dans toute la contrée. Il est, en effet, peu de pays en Europe, où les légendes et les croyances naïves soient plus nombreuses, et où elles aient gardé un empire aussi grand.

Introduisez-vous le soir, à la nuit tombée, dans une de ces chaumières qui bordent la route; faites causer la vieille grand'mère qui ronronne quelque antique chanson en faisant tourner son rouet. Elle vous donnera mille bons conseils, vous initiera à mille recettes pour conjurer le « sort »; elle vous dira les pèlerinages qu'il faut faire pour guérir le bétail¹; elle vous indiquera quels sont les *lotdagen* ou « jours du destin » pendant lesquels il ne faut rien entreprendre, et Dieu sait s'ils sont nombreux. Elle vous expliquera, pour chaque jour de la semaine, quelles sont les choses recommandées, celles permises et celles interdites. N'allez pas vous couper les ongles ou les cheveux un vendredi, cela vous rendrait fou. Dresser le plan d'une maison le dimanche ou commencer ce jour-là à la bâtir, c'est vouloir y attirer les souris, les rats et les punaises. Elle vous dira encore quelles prières il faut réciter en fermant sa porte ou en éteignant son feu². Puis, baissant la voix, elle ajoutera mystérieusement que les « créatures » qui osent filer

1. Dans la Flandre occidentale, on met généralement une croix aux étables pour conjurer les maléfices, et, quand une bête tombe malade, on fait un pèlerinage à la Bergencruys ou dans un autre lieu choisi, ou bien encore on appelle un capucin pour panser la bête malade, et conjurer le mauvais esprit.

2. Aux environs de Dixmude, quand on ferme ses fenêtres et sa porte, on récite la prière suivante :

« Si ge deuren en vensters sluiten ;	« Je vais fermer portes et fenêtres ;
Wijne engel is binnen, de duivel is buiten.	Mon ange est dedans, le diable est dehors.
Wat den goeden God wil ik rusten,	Avec le bon Dieu je veux reposer,
Bewijl van kwade lusten,	Délivré des mauvaises pensées,
En slapen onbevreesd.	Et dormir sans crainte.
In den naam des Vaders, Zoons en Heilig	Au nom du Père, du Fils et du Saint-
Geest.»	Esprit.»

le samedi soir, reviennent après leur mort, et qu'on les voit errer dans la campagne, pâles, échevelées, et tenant un rouet dans leur main glacée.

N'ayez point l'air de douter, votre doute serait un scandale. Ne cherchez pas à désabuser ces esprits naïfs, ce serait peine perdue. D'autres, plus puissants, se sont heurtés à ces préjugés sans pouvoir les vaincre. Ne croyez pas que j'exagère. En 1860, le samedi 8 septembre, le duc de Brabant, alors héritier présomptif de la couronne, se trouvant à Blankenberghe, on avait résolu de lui offrir un banquet; mais, faute de poisson, on dut y renoncer. Les pêcheurs avaient refusé d'aller en mer ce jour-là, le 7 septembre, étant « un jour du destin ¹ ».

Ajouterai-je que ce qui fait la force de toutes ces croyances, c'est qu'elles reposent non seulement sur de vénérables traditions, mais encore sur la conviction la plus profonde, la plus intime, appuyée (ne riez pas) par l'expérience personnelle. Une fille de vingt ans m'affirma, pour l'avoir expérimenté par elle-même, que si le 31 décembre au soir on n'achève pas de filer le lin de sa quenouille, on peut être certain que, durant toute l'année suivante, les esprits malins vous causeront mille tourments. « Rien ne vous réussit, monsieur, me disait-elle avec un étrange accent de vérité, pour sûr, rien ne réussit! »

De la sorte, il est tout un monde de coutumes étranges, de précautions bizarres, d'usages ridicules, s'appuyant sur des observations invraisemblables, qui cependant sont admis par ces braves

Lorsqu'on éteint le feu dans le foyer, il est également d'usage de répéter cette autre prière :

« Ik reken myn vier;
Myn goeden engel is hier,
In huis en op hof.
God verleenē my en good schof,
Bevrijd van dieven en brand,
En ook van den helschen vyand. »

« Je couvre mon feu :
Mon bon ange est ici,
Dans la maison et la cour.
Dieu, accordez-moi bon repos,
Préservez-moi des voleurs et du feu,
Et aussi des ennemis infernaux. »

¹ *La Pêche et les Pêcheurs de Blankenberghe*, par E. Vanden Bussche.

gens comme paroles d'Évangile. C'est ainsi que lorsqu'un enfant bâille, sa mère lui fait bien vite, avec son pouce, une croix sur la bouche, afin, vous dira-t-elle, « d'empêcher que son âme ne sorte ». Gardez-vous, si vous êtes chez un ami, de faire tourner une chaise sur un pied « ce serait vouloir chasser le bonheur de la maison ». Le soir, en vous couchant, ne placez jamais vos sabots de travers : durant la nuit, vous seriez tourmenté par les *Maren*¹. Enfin ne balancez jamais un berceau vide, car l'enfant auquel il appartient ne verrait pas s'achever l'année; avant le 31 décembre, il serait mort.

Mais je parle de mort, c'est à ce lugubre moment, que les sortilèges sont indispensables, et que les pratiques mystérieuses redoublent. A peine les paupières du défunt sont-elles closes pour toujours, que l'on voit sa fille courir du côté du puits, et y jeter en cachette une branche de buis béni, pour empêcher le *putduivel* d'en sortir. De son côté, le fils dispose en forme de croix deux bottes de paille et les dépose devant la porte, pour empêcher le diable d'en franchir le seuil. Enfin, comme le malin esprit pourrait, par quelque stratagème de sa façon, déjouer ces saintes précautions et les rendre inutiles, on place un livre de messe sur la bouche du défunt, pour que Satan ne puisse s'introduire dans son corps.

Mais le plus curieux n'a point encore eu lieu. Au moment où la voiture funèbre, le *lijkkooets*, va se mettre en route pour le cimetière, on voit le cocher s'approcher gravement et murmurer quelques mots mystérieux à l'oreille du cheval. Il avertit l'animal du fardeau qu'il va trainer, précaution indispensable; car, faute d'être avertie, la pauvre bête s'épuiserait en vains efforts, et ne pourrait conduire le cadavre à son lieu de repos.

Les animaux, en effet, ont des âmes, et par celles-ci ils se trou-

1. Les *Maren* (en allemand *Mahre*, en anglais *Nightmare*, en hollandais *Nachtmerrie*) se jettent sur l'homme pendant la nuit, et cherchent à l'étouffer. -- C'est l'équivalent de notre cauchemar.

vent en communication constante avec les esprits. La plupart même sont à leur service. Ainsi, la demoiselle ou libellule est le cheval du diable; c'est sur elle que l'invisible entreprend ses courses à travers les airs. La chenille est le chat du diable. Tapie dans les feuilles, cachée aux regards, elle guette les humains, pour les prendre en faute, et les dénoncer ensuite aux *albs* ou génies, qui peuplent l'atmosphère et se mêlent à toutes nos actions.

On vous dira qu'il y a trois sortes d'*albs* : les noirs, les gris et les blancs. Ces derniers seuls nous sont favorables. Chacun de nous, à peu près, possède le sien. C'est le *bewaarder*, le gardien, le bon frère. Il est prudent, avisé, d'honnête conseil; c'est de lui que nous viennent nos bonnes pensées et nos heureuses inspirations. Mais les noirs et les gris, il faut s'en méfier. Ce sont eux qui nous poussent au vice et au crime, qui sont les instigateurs de nos mauvais penchants. Ce sont eux qui, dans la nuit qui précède le « jour des âmes », font chanter trois fois le coq noir sur la demeure des gens qui doivent mourir. Ce sont eux qui, le jour de la Toussaint, conduisent le *zielwagen* dans les airs¹.

Les âmes, en effet, ne quittent point de suite notre séjour terrestre. Elles errent pendant longtemps autour des lieux où elles ont vécu, qu'elles ont habités, où elles ont aimé et souffert. Elles y reviennent toujours, attirées par une mystérieuse et secrète affinité. Même quand elles ont été transformées en oiseaux ou en fleurs, elles obéissent à cette loi d'attraction. C'est ainsi qu'il faut expliquer les migrations régulières des cigognes, des ramiers et des hirondelles, *zielvogels*, « oiseaux-âmes² », comme on les appelle au pays flamand, et ces frais papillons, qui reviennent chaque printemps butiner dans le verger, ne sont autre chose que des « fleurs volantes ».

1. Le *zielwagen* ou « char des âmes » renferme celles des personnes mortes dans l'année. Le bruit de ses roues s'entend à une grande distance; il imite tantôt le grondement du tonnerre, tantôt la plainte du vent.

2. Fait étrange, cette même tradition existe en Orient. Quand les Arméniens ou les Arabes voient passer les cigognes ou les vols de ramiers, ils disent que ce sont des âmes en peine qui cherchent leur patrie.

Ces deux dernières fictions ne sont-elles pas charmantes, délicates, pleines de poésie? N'ont-elles pas comme un parfum d'une mythologie rêveuse et distinguée? Les superstitions, que je viens de retracer à la hâte, se compliquent du reste, pour la plupart, de légendes touchantes, aimables et gracieuses, derniers débris du paganisme scandinave, qui régna pendant tant de siècles sur ces naïves contrées. En voulez-vous connaître quelques-unes? En voici deux ou trois au hasard.

Trois déesses président à notre existence. Ce sont les *dry sisters*, les trois sœurs. Les deux aînées se nomment Wara et Werdenda. Ce sont de bons génies, affables et généreux, toujours prêts à nous venir en aide. La plus jeune, Zala, est capricieuse, au contraire, quineuse, jalouse, malade, et sa mauvaise humeur fait dépendre notre bonheur d'une foule de menus accidents.

Un jour, elles entrent toutes trois dans une humble chaumière. Un enfant venait d'y naître, et sa mère, heureuse, attendrie, le regardait à la lueur d'une chandelle de cire. Ce tableau délicieux ravit Wara et Werdenda. Elles déposent un baiser parfumé sur le front de l'enfant, et leurs mains invisibles, passées dans ses mèches blondes, les agitent comme aurait fait un zéphyr embaumé. « Il sera beau, dit la première. — Il sera bon, ajoute la seconde. — Oui, s'écrie Zala, à la fois jalouse et mécontente, il sera beau, il sera bon, mais sa vie ne durera pas plus que cette sale chandelle. » Alors Wara, toujours bonne et prévoyante, prend la chandelle, la souffle, l'enferme dans un étui d'or, et se tournant vers la mère épeurée et tremblante : « Gardez-la, lui dit-elle, jusqu'au jour où votre fils sera devenu homme, et recommandez-lui bien de ne l'allumer que lorsqu'il sera las de la vie. »

Je voudrais vous raconter encore les amours de *Maen* (la lune) et de *Zea* (la mer). *Maen* est un prince magnifique. Il possède un palais d'azur, le plus beau qu'on puisse rêver et porte une cuirasse d'argent étincelante, et *Zea*, qui l'aime à la folie, obéit à ses moindres

dres caprices. Elle s'élève et retombe sur la terre à sa volonté, et, lorsqu'il se dérobe à ses regards, elle pleure, gémit, s'agite et se tourmente.

J'aimerais encore à vous dire le débarquement de *Sceaf*¹, un bel adolescent, aux cheveux blonds comme des épis, au regard bleu comme le ciel en juillet, à la peau blanche comme la fleur de froment. Un jour, on le vit apparaître à l'horizon. Il était doucement endormi sur un bateau sans voiles, la tête posée sur une gerbe. La marée le porta jusqu'au rivage. Le bateau s'échoua sur le sable, l'adolescent s'éveilla, et la terre, qui avait été jusque-là inculte et stérile, devint tout à coup féconde et productive.

Est-il possible, je le demande, de trouver une image plus charmante, plus gracieuse, pour symboliser l'introduction de l'agriculture dans ces froides contrées ?

Mais un volume suffirait à peine à recueillir toutes ces ingénieuses fictions. Je parle seulement de celles qui ont conservé leur complète saveur, car la plupart, adoptées par la religion catholique, sont devenues des légendes chrétiennes. Les légendes de sainte Anne, de sainte Catherine, si nombreuses dans la Flandre et si peu religieuses parfois, ne sont, pour la plupart, que des rajeunissements, des adaptations des sagas scandinaves.

Il n'est pas nécessaire, du reste, de soulever beaucoup le voile pieux qui enveloppe ces saintes figures, pour reconnaître en elles les traits de Rheda, la déesse à la roue, encore populaire dans les campagnes, ou ceux de Friga, la Vénus scandinave, celle-là précisément qui a donné son nom au vendredi (*Vrydag*). Saint Éloi lui-même n'est aussi vénéré que parce qu'il a repris la suite des affaires du dieu Thor, dont le marteau était l'emblème.

Le dieu Thor, en effet, était le grand maître du pays. Comme Vulcain, il avait des forges à son service, une énorme fournaise où l'on

1. *Schoof*, qui est évidemment un dérivé de *Sceaf*, signifie encore aujourd'hui « une gerbe de blé ».

fabriquait la foudre, qu'à l'instar du Jupiter païen il lançait lui-même sur les pauvres mortels. On l'appelait également Donar, et



SAINT ÉLOI

D'après une ancienne estampe de Noblin.

c'est de ce vocable qu'est venu le mot *donder*, mot qui signifie tonnerre, et *donderdag*¹, jeudi, nom du jour qui lui était consacré.

Vingt villes ou villages portent encore son nom : Thourout, qui

1. En suédois, ce jour se nomme *thorsdag*, et en danois *torsdag*.

veut dire Bois de Thor, Turnhout (*Thornaltum* en latin), qui a la même origine sans doute; Tournay (en flamand *Dornijck*), qui signifie bien certainement Chêne de Thor, comme Thorembais (*Thorenbeck*) indique une source, un ruisseau, qui lui était consacré. On n'en finirait pas, du reste, s'il fallait nommer tous les points du territoire, auxquels son nom se trouve associé, soit comme étymologie, soit comme souvenir.

De même pour les superstitions locales, consultez les érudits du pays, les chercheurs¹, ils vous diront que, le premier dimanche de carême, il y a encore, dans les environs de Bruges, une sorte de fête qu'on appelle la *sottiskermis*, la kermesse des Sots, où l'on allume de grands feux, laquelle kermesse n'est autre chose qu'une réminiscence des fêtes du dieu Thor.

C'est ce dieu vénérable, qu'aujourd'hui encore les amoureux consultent pour connaître le bonheur qui les attend en mariage. La veille de Noël, il est bien rare que deux fiancés, sur le point d'être unis, oublient de jeter dans le feu deux noix pleines et bien sèches. Si les noix brûlent paisiblement, le ménage sera heureux; la paix et l'abondance règneront au logis. Si, au contraire, elles crépitent et lancent des éclats, il y aura des querelles et des disputes.

Toutes ces petites superstitions, réminiscences d'une religion imagée, disparue depuis bien des siècles, sont demeurées très vivaces dans toute la Flandre. On s'en cache devant les étrangers, on s'en défend même devant les gens de la ville, on cherche mille détours pour n'en pas convenir, mais elles sont générales et répandues dans tout le pays flamingant.

1. Voir notamment le *Calendrier belge*, par Reinsberg Duringsfeld, et les articles du docteur Coremans sur *l'Année de l'ancienne Belgique*, publiés dans les *Bulletins de la Commission d'histoire* (1843).



HENRY HAVARD

LA

FLANDRE

A VOL D'OISEAU

ILLUSTRATIONS D'APRÈS NATURE

PAR

MAXIME LALANNE



PARIS

GEORGES DECAUX, ÉDITEUR

7, RUE DU CROISSANT, 7

1883

Tous droits réservés.